

tables par le praticien qui veut rendre son exploitation lucrative. Les faits qui viennent démontrer la fausseté de ces théories sont nombreux et concluants. L'Angleterre, l'Allemagne, la France, possèdent plusieurs races animales auxquelles la tradition n'attribue aucune autre origine que le croisement tel que nous l'entendons dans ce troisième but. Toutes les espèces de bétail fournissent des preuves contre ces théoriciens.

En Angleterre, Charles et Robert Colling, formèrent la race Durham actuelle. Avant 1770, la souche de cette race si précieuse et si justement estimée, montrait plus de défauts que de qualités et était loin de présenter à l'œil du connaisseur cette conformation qui annonce sa grande aptitude à l'engraissement. La sélection a écusans doute, une immense influence sur l'amélioration de l'ancien Durham ou de la race de Teeswater, comme on l'appelait alors; cependant nos plus savants agronomes s'accordent à reconnaître que le premier pas que le Durham a fait vers l'amélioration est dû à des croisements avec des reproducteurs de la race hollandaise. Le fameux taureau *Hubback* auquel on attribue l'amélioration radicale de la race provenait d'un mâle dont le père était un taureau hollandais et sa mère une vache de Durham ou de Teeswater; sa mère de *Hubback* était elle-même une demi-sang hollandaise-Durham.

Pendant quelques générations, on a donc fait intervenir un sang étranger, on a donc eu recours au croisement et cela n'a pas empêché le Durham perfectionné d'être une race parfaitement constante, transmettant infailliblement ses caractères et ses aptitudes dans toute leur intégrité.

L'Angleterre a encore formé par le même moyen de nombreuses races de porcs que les améliorateurs canadiens introduisent à grands frais dans ce pays-ci. Que sont les Suffolks, les Berkshires, les Hampshires, les Yorkshires? Ce sont tout simplement des métis dont la souche est la race indigène et qui ont reçu une dose plus ou moins abondante de sang chinois ou napolitain. Lorsque le sang étranger prédomine, la peau est presque complètement privée de soies. Cependant, malgré qu'elles soient des produits de croisements, ces races sont douées de cette *constance* sans laquelle une race n'existe pas: les magnifiques résultats que nous en retirons pour l'amélioration de notre race porcine en sont une preuve convaincante.

L'Allemagne a créé par le même moyen les magnifiques races bovines de Ober-Weimar et d'Ansbach qui ne sont que des croisements de la race hollandaise avec celle de Suisse (*Simmenthal*).

En France on remarque la race ovine créée par M. Yrart par le triple croisement de Mérinos, de Dishleys et de Mauchamps.

Il est donc bien prouvé par ces faits que la formation d'une race intermédiaire au moyen du croisement est possible, cependant, il faut reconnaître que cette méthode est la plus incertaine de toutes celles que nous avons vu jusqu'à présent; et que, plus que toute autre, elle exige, de la part de l'améliorateur une grande intelligence et beaucoup d'esprit d'observation.

De plus, ce genre d'amélioration produit lentement le résultat désiré et la sélection (c'est-à-dire, le choix judicieux des reproducteurs) doit être faite avec un soin minutieux. Pendant plusieurs générations, soit que l'on ait arrêté le croisement au demi-sang, au trois-quarts-sang, ou au sept-huitièmes, les produits obtenus oscilleront entre le type améliorateur et la race commune, ou en d'autres termes, leurs caractères, leurs formes et leurs aptitudes tiendront tantôt de la mère, tantôt du père.

Lorsqu'il s'agit de fondre deux races l'une dans l'autre le succès se fait longtemps attendre; mais l'améliorateur a devant lui une route toute tracée et n'a qu'à bien choisir la race noble pour arriver au but qu'il veut atteindre. Ici, les unions donnent presque toujours, avec certitude, les produits que l'on désire ob-

tenir; mais, dans la création d'une race intermédiaire il n'y a que les premiers pas qui aient un succès assuré; plus tard, lorsqu'on aura jugé suffisante la dose de sang étranger introduite dans la race commune il faudra recourir à la sélection en unissant entre eux les sujets obtenus du croisement. C'est alors que se rencontrera la plus grande difficulté de ce genre d'amélioration. Car les métis ayant perdu leur *constance* reproduiront difficilement les qualités et les formes que la race amélioratrice leur a fait prendre, et très-souvent les produits de ces unions ressembleront moins à la race noble qu'à celle du pays.

La cause de cette plus grande influence de la race commune tient surtout à ce que le climat, le sol et le régime agissent en sa faveur; mais si, comme nous l'avons enseigné précédemment, le spéculateur a amélioré sa culture et la production fourragère, cette influence sera de beaucoup diminuée. Suivant une opinion très-accréditée, on prétend même que le perfectionnement culturel peut devenir tel que le type améliorateur, se trouvant dans des conditions à peu près analogues à celles qu'il trouvait dans sa patrie, ne rencontre que peu d'obstacles à son action améliorante. D'après cela, nos lecteurs doivent conclure, que la création d'une race intermédiaire exige nécessairement le concours des circonstances locales et toutes les races que nous avons citées pour prouver la possibilité du succès n'ont pas été formées sans ce concours.

Au moyen d'une bonne alimentation seule, une race s'améliore d'elle-même: si la nourriture est abondante, et substantielle, les sujets prennent naturellement une taille plus forte, des formes meilleures, à plus forte raison cette transformation sera-t-elle plus complète et plus rapide si on a recours au croisement.

Ces deux forces (le croisement et la nourriture) doivent agir dans le même sens; car si leur action est opposée on ne pourra obtenir qu'une *résultante* qui sera d'autant plus faible, que leur opposition est plus complète. Lorsque nous avons démontré la possibilité de la création d'une race intermédiaire nous avons supposé la parfaite concordance de ces deux forces, et nous ne croyons au succès qu'à cette condition.

REVUE DE LA SEMAINE

Un Catholique, que nous avons interpellé par trois fois depuis plus d'un mois, s'est enfin décidé à répondre aux questions que nous lui avons posées. C'est l'*Evénement* qui donne maintenant l'hospitalité à ses articles: ils ont par conséquent grand besoin de se recommander par eux-mêmes.

Notre adversaire affirme d'abord comme fait très-certain que nous ne sommes ni sérieux ni de bonne foi lorsque nous l'interrogeons; il le conclut de ce que nous ne pouvons ignorer ce que nous demandons. Il n'y a évidemment aucun rapport entre les deux propositions qu'il met ici en regard, l'une comme antécédent, l'autre comme conséquent. Nous pouvons parfaitement savoir ce que nous lui demandons et être en même temps très-sérieux et de bonne foi en nous permettant de l'interroger. C'est malheureux qu'il écorche ainsi la logique dès le début; nous l'excusons pourtant, car nous devinons qu'il est au fond fort intrigué. Il soupçonne quelque piège en voyant notre persistance à exiger ses réponses à nos questions, et il voudrait savoir de suite où tout cela aboutira. Il ne faut rien précipiter et ménager l'intérêt jusqu'au bout. Quand l'aboutissement aura lieu, Monsieur s'en apercevra et en gardera mémoire.

Dans une phrase où suit le mépris, il nous apprend que nous n'avons pas traité la question de l'infailibilité du Pape et que le *Journal de Québec* s'est moqué de nous. Les moqueries du *Journal de Québec* ne nous trouvent guère sensible: elles sont